



COMORES

propos recueillis par Michèle Decaster

LA VOIX DES COMORES, UNE REBELLE PÉTRIE DE SAGESSE

J'ai grandi dans le milieu bourgeois des Darwich (les sages). Un aïeul du côté de mon père s'appelait Mohamed Ben Ahmed, surnommé El Maarouf (le plus grand), il est connu partout, des îles de l'océan Indien, à Zanzibar, en Egypte... C'était un Saint comme on dit chez les Soufis. Il disait « quelqu'un qui embellit son âme, qui donne sans espoir de retour est meilleur que celui qui va sept fois à La Mecque ». Alors qu'en Afrique le « droit d'aînesse » interdit de révéler le fond de sa pensée à son aîné, à son mari, de regarder dans les yeux, il incitait à s'exprimer ; c'était révolutionnaire ! Et moi je me retrouve bien dans ça.

Des caractères bien trempés

Mon père était ouvrier dans l'aéronautique. Il a fini directeur de l'aviation civile. Il en a été renvoyé pour avoir refusé d'embaucher un neveu du Président de la République qui avait raté son brevet de pilote. Ma mère était l'une des 5 premières femmes à travailler aux Comores. Sa chance est que son père, un métis breton de la Réunion, a dit à ma grand-mère Bantoue « ma fille ira à l'école ». Pourtant à cette époque chez les Bantous Kabaila (qui se la jouent « grands riches »), la première fille ne devait jamais voir le soleil jusqu'à son mariage. Cette éducation a fait de ma mère une battante. Une fois elle a failli aller en prison pour son refus d'enlever sa mini-jupe. Elle a demandé le divorce 4 fois. Chez les musulmans c'est très rare. Elle est très pieuse et suit le Coran à la lettre. Il dit que tu peux divorcer pour trois raisons : Si ton mari ne te fait pas l'amour, s'il te bat, s'il veut une autre femme sans l'accord de la première. Ma mère le savait.

Ses parents l'ont bannie et moi j'ai continué le chemin qu'elle n'a pas poursuivi. On ne s'entend pas du tout, elle ne comprend pas ma façon de faire. Je lui dis souvent « je suis fière de

toi, tu m'as conduite à cela, sans avoir eu la possibilité de continuer tes rêves ».

Une enfance riche d'expérience

Mes parents ont divorcé quand j'avais 6 ans. Ma mère nous a donné une éducation stricte, nous a appris à respecter les gens. Le dimanche on devait cultiver un petit bout de terrain. On lavait nos culottes, nos tee-shirts. J'étais très solitaire, toujours grimée dans les cocotiers, alors que les garçons n'en avaient pas le droit. Moi j'adorais ça, j'étais l'amie des oiseaux. Ma mère me punissait, elle me mettait dans des paniers d'orties ou à genoux sur du sel. Elle a fait ce qu'elle a pu, obligée de jouer le rôle du père et de la mère.

Mes plus beaux souvenirs viennent d'Anjouan où j'allais en vacances chez des amis. Il y avait beaucoup d'eau dans les rivières, plus qu'aujourd'hui. J'aimais l'ambiance des femmes qui lavaient le linge. Leurs chants. En Grande Comore, près de chez ma grand-mère qui était couturière, il y avait un monsieur, je le vois encore, il était très grand de taille et bien noir, moi j'étais petite. Il avait un grand bâton qu'il tenait en équilibre sur sa main en disant des prières. En échange on lui donnait des sous. Ce monsieur, dont je ne sais rien, m'a accompagnée toute ma vie comme mon ange. Il venait, personne n'avait le temps de s'occuper de lui, à part une enfant qui s'ennuyait. Je l'écoutais, je le trouvais élégant. Je lui donnais du riz ou de l'argent de ma grand-mère, après il envoyait la prière sur moi puis il partait. Pour moi c'était un vrai soufi.

Des souvenirs plus douloureux m'ont forgée pour être celle que je suis aujourd'hui, car j'ai subi des abus sexuels. La première fois j'étais bébé, puis quand j'avais 7, 8 ans, là je m'en souviens. Je peux en parler sans tristesse parce que j'ai fait un travail

sur moi et qu'il y en a marre de taire ces sujets, certains disent que ça n'existe pas en Afrique alors que des jeunes souffrent de ce silence. Je dis aux parents : écoutez vos enfants, ça leur évitera de dépenser des fortunes chez le psy ».

De transgression en transgression

Les parents de Nawal se sont mariés par amour, en transgressant l'ordre établi. « Mon père est issu des Darwichs du Yémen, des Arabes qui ne se mélangeaient pas avec les gens comme ma mère, bien placés, mais Bantous-Français. L'inacceptable, du côté de mon père c'était la différence de caste.

Une enfant de l'amour

Je suis une enfant de l'amour, c'est pour cela que je défends l'amour dans mes chansons, que je dénonce l'injustice parce que j'ai connu l'injustice du rejet de l'enfant du couple mixte. À 8 ans je jouais déjà de la guitare, avec des guitares qu'on fabriquait, mais j'ai commencé professionnellement en 1985, je suis la première Comorienne à m'être produite en public avec un instrument, ça ne se fait pas, les femmes ne jouent d'un instrument qu'entre elles ou dans la famille. Je trouve que mes textes ont vraiment un lien avec moi, comme si je me parlais à moi-même ». Nawal ne supporte pas l'hypocrisie des intellectuels qui reviennent après des années d'absence, des années où ils ont tenu tête à leurs parents pour faire leur vie, en refusant de se marier avec « la » promise ; mais quand ils ont besoin de la reconnaissance de la mère, ils rentrent « dans le moule ». Elle les accuse d'empêcher toute évolution. C'est ainsi qu'à 20 ans elle a reçu une belle giflette d'un oncle ingénieur à qui elle tenait ce discours, alors qu'il lui reprochait de monter sur scène avec sa guitare comme un garçon. Aujourd'hui il vient la voir en concert et dit qu'elle s'est vengée. « Il n'a pas compris que j'ai utilisé cette douleur pour « grandir un peu plus » et défendre mes convictions ».

Tous des stars !

« Nul besoin d'être musicien ou artiste pour être une star, au sens de dégager la lumière qui est en nous ». Pour Nawal, l'être humain est comme un ordinateur avec des données reçues des générations antérieures et d'autres acquises. À l'âge adulte elle a fait son tri, elle a gardé ce en quoi elle s'est reconnue et « poubelle » pour le reste. « Il ne faut pas avoir peur de dire : je veux ça, je vais y arriver, j'y vais à fond. Nous sommes les acteurs, les actrices du développement et c'est pour ça que dans mes chansons je dis « au secours » au sens « d'urgence » de travailler sur soi, d'oser regarder ce qui n'est pas bon en soi pour le transformer. Urgence de protéger cette planète, urgence d'équilibrer, d'être conscient que nous sommes tous reliés d'une façon ou d'une autre, par l'Histoire. Je chante l'amour, la paix l'éducation, la femme, l'enfant et j'encourage les volontés. Je me considère plus humaniste que féministe, je ne supporte pas l'injustice et c'est quand même les femmes et les enfants qui subissent le plus l'injustice et c'est elles qui bougent le plus. Dans mes chansons, les messages s'adressent aussi aux hommes « Tu as semé père, mais tu n'as pas cultivé, comment peux-tu espérer récolter ? »

Enracinée pour mieux s'envoler

J'ai découvert que je peux agir sur mon état de santé en travaillant avec ma voix les sonorités de certaines voyelles qui agissent sur mes chakras. Par ailleurs, quand je ressens le besoin de m'apaiser, de retrouver mon équilibre et l'harmonie en moi, je vais de préférence dans la nature, je m'assois à terre et je m'imagine être un arbre avec mes racines ».

